



Mireille Sorgue : à qui m'aimerait

Valérie Pera-Guillot

Avant de prendre appui sur les écrits de Mireille Sorgue pour aborder le thème de la forclusion généralisée, nous tenons d'abord à souligner le plaisir qu'éveille la simplicité de cette prose, sensuelle, tout entière écrite comme un poème. Décédée en 1967, ses textes restent néanmoins accessibles chez son éditeur Albin Michel. Lors d'une réédition de ses travaux en 1985, Geneviève Brisac¹ s'arrête sur cette jeune fille à laquelle : « les mots dessinent une silhouette. »² Une gamine « sage, pas facile, hésitant entre le don absolu et la sauvagerie »³. Et qui, dans la célébration intime de l'amour, et impersonnelle, comme le sont toujours les textes érotiques, se révèle un surprenant écrivain⁴. Par ailleurs, à travers son œuvre, elle déclenche toujours des passions comme en témoigne le site internet⁵ qui lui est consacré. Sa correspondance et son unique roman sont riches d'enseignement pour les psychanalystes. Le nom de Mireille Sorgue aurait pu figurer parmi ceux de : « certaines personnes sérieuses, comme par hasard des femmes »⁶ dont Lacan conseillait la lecture à ses auditeurs.

Les premières lettres, celles d'une jeune fille de dix-sept ans à peine, nous font découvrir une adolescente inquiète dans sa « prison de chair, très vulnérable... »⁷. Elle écrira jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, alors devenue femme. Elle meurt le 17 août 1967 ; en se laissant tomber du train qui l'éloignait définitivement de l'Amant. Pendant ces cinq années d'écriture, le lecteur des *Lettres à l'Amant*⁸ et de *L'Amant*⁹ la suit jusqu'à ce passage où elle déplie ce qui la conduit de l'enfant à la femme, portée par l'amour d'un homme plus âgé qu'elle, l'Amant, qui la révèle à son être femme.

Femme, elle le devient en effet par l'amour qu'elle dédie à un Autre, l'Ami d'abord, puis l'Amant. L'Ami, l'Amant, c'est le même homme, qui se laisse construire comme Autre pour elle tout au long de leurs échanges épistolaires se faisant destinataire d'une jouissance qui la déborde et qu'elle tente de cerner par l'écriture.

L'écriture est l'outil qu'elle se forge pour attraper ce qui a surgi une fois, dans l'amour, et qui depuis sans cesse se dérobe, trou béant laissant l'adolescente, puis la femme démunie, sans autre recours que celui de la lettre d'amour pour tenter de recouvrir l'indicible. C'est à partir de ce point que nous interrogerons la question de la forclusion chez ce sujet en la centrant sur la fonction de l'écrit et son usage, ou pas, scandé par trois moments clés de son existence.

¹ Brisac G., *La soif exigeante de Mireille Sorgue*, consultable sur le site lemonde.fr.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ <http://placemireillesorgue.blogspot.com>

⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 70.

⁷ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome I, Paris, Albin Michel, 1985, p. 22.

⁸ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome I et Tome II, Paris, Albin Michel, 1985.

⁹ Sorgue M., *L'Amant*, Paris, Albin Michel, 1985.

Mireille Sorgue, entre deux démesures

Mireille Pacchioni, de son vrai nom, passe son enfance jusqu'à ses dix-sept ans dans un village « aux carrefours déserts où les chats mêmes ne se font jamais écraser, où l'air est pur, le soir calme, la nuit muette, où les gens en passant vous sourient et vous parlent »¹⁰. Ses parents y exercent le métier d'enseignant. Partageant la condition de filles d'instituteurs, Mireille, plus que sa sœur se soumet à l'obligation de perfection imposée par les parents. C'est ainsi que le 19 décembre 1962, à celui qui n'est encore que l'Ami, elle écrit : « Que mon père ou ma mère s'exclamât sur la sottise d'un élève, sur une réponse aberrante... et je préparais déjà mentalement la réponse, honteuse et ne soufflant mot dans mon coin si par hasard j'ignorais la réponse... Mais nulle rancœur pour nos parents maîtres. Au contraire, une immense gratitude, une vénération sans faille... Ô la suprême disgrâce que le mépris paternel... »¹¹. Pour faire face à la menace d'être laissée en plan que laisse planer un tel mépris, elle travaille. À quatre ans elle sait lire. En CM₂, elle a deux ans d'avance. À 17 ans, elle obtient le premier prix de dissertation française au Concours général. En 1964, elle est reçue première au concours d'élève professeur. En juillet 1967, elle est reçue au CAPES¹². À côté de ce parcours scolaire exemplaire, elle trace un portrait d'elle en négatif, avec comme référence sa petite sœur : « Elle, longue et déliée, moi trapue, pas tout à fait surgie de la glaise originelle ; elle, gracieuse toujours, câline, chatte, moi gauche, lourde et brutale dans mes affections ; elle, grandissant avec aisance, comme d'un seul jet harmonieux, tandis que j'oscille sans cesse entre deux démesures... »¹³

Toute son œuvre s'élabore entre deux démesures, entre une présence et une absence qui n'entrent dans aucune dialectique, aussi réelles l'une que l'autre. Ainsi, alors qu'elle épaulé une de ses amies qui vient de perdre sa mère, elle envoie ces quelques lignes à l'Ami : « Je ne comprends pas [...] pourquoi je pleure, je ne sais pas ce que je vais faire. Ou plutôt je sais, et *cela ne me console pas, que je me consolerais*, que je me ranimerai pour mieux retomber ensuite, que jusqu'au bout il y aura cette succession de bonheurs et de peines alternés où l'on se consume, la foi puis le doute, la confiance puis le désespoir, et jusqu'au bout l'incompréhension »¹⁴. Elle ajoute, « Pardonnez-moi d'oser le dire, le "bout", cela ne me paraît pas si loin que cela »¹⁵. Cette expérience de la mort marque un premier moment de bascule, qu'elle désignera un peu plus tard comme « cette angoisse du temps, de cette douleur de devoir mourir qui m'a prise soudain à dix-huit ans quand j'ai vu un mort pour la première fois, et me suis sentie pareille, mortelle »¹⁶.

L'Ami

Mireille Sorgue commence très jeune à écrire. Ce sont d'abord, des compositions qui répondent à la demande du monde scolaire, de ses parents et à laquelle elle se plie. En juin 1961, à dix-sept ans, elle obtient le premier prix de dissertation au Concours général. Dans la suite, débute une correspondance avec un inspecteur de l'Éducation nationale, également écrivain¹⁷, qui a remarqué ses textes. Une partie des lettres qu'elle lui adresse est publiée dans *Les lettres à l'Amant*. Dès les premières lettres, la ligne est tracée. La nécessité d'écriture est

¹⁰ Sorgue M., *Lettres à L'Amant*, Tome I, Paris, Albin Michel, 1985, p. 5.

¹¹ *Ibid.*, p. 91.

¹² Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré.

¹³ Sorgue M., *Lettres à L'Amant*, Tome 1, Paris, Albin Michel, 1985, p. 89.

¹⁴ *Ibid.*, p. 60.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Sorgue M., *L'Amant*, Paris, Albin Michel, 1985, p. 19.

¹⁷ Il s'agit de François Solesmes.

là, qui recouvre une exigence de vérité ; l'écriture comme exigence de vérité. Le 7 janvier 1962, elle écrit : « Dites-moi encore d'écrire, d'écrire chaque jour, car je l'oublie trop souvent et bientôt je ne saurai plus rien exprimer qui vive. Je m'enrage de voir que mes pensées écrites sont comme mortes, ou dépouillées – "Si on l'exprime, on le sauve". Croyez-vous? On le sauve, mais on le change. Comment fait-on, dites, pour "écrire juste"? Je veux travailler à cela et forcer les mots à ne plus être source de malentendus. »¹⁸ À partir de ce moment-là, elle ne cessera plus d'écrire, de lui écrire, ne laissant pas de place au malentendu, ni pour les semblants. Dans cet écart de structure, entre le mot et la chose, elle en appelle à l'Autre, à l'Ami pour qu'il authentifie ce qu'elle écrit, et au-delà pour qu'il donne consistance à son être : « Je ne connais le goût de ce que j'écris qu'à l'instant même où j'écris, puis cela devient pour moi totalement insipide, totalement étranger, autre ; et c'est pourquoi j'ai tant besoin de votre jugement. »¹⁹ À travers l'accueil que l'Ami réserve à ce qu'elle lui adresse, elle pourra se vivre comme digne d'être lue, entendue, et nous le verrons, digne d'être aimée. Il deviendra l'Ami, garant de la crédibilité du discours²⁰. Quand il la qualifie de poète, il lui assure une place dans le monde des lettres, et au-delà, il fournit un ancrage possible dans le symbolique. Leur correspondance s'établit effectivement à partir du moment où il lui envoie quelques pages du roman qu'il écrit. Cet homme plus âgé, inspecteur d'académie, homme de lettres devient pour la jeune bachelière un sujet supposé savoir. À la même époque, elle fait la connaissance d'un étudiant dont elle s'éprend. Elle correspond avec le jeune homme. À croire ce qu'il lui écrit, elle en tombe amoureuse, et bientôt malade. C'est alors vers l'Ami, l'homme plus âgé qu'elle se tourne et lui raconte ce que cette rencontre a brisé, « une gangue [...] peut-être est-ce l'enfance. Desquamation. Écllosion. Comme si je naissais à moi-même »²¹, lui écrit-elle en septembre 1962. À partir de cet épisode, les lettres de Mireille à l'Ami deviennent très fréquentes.

Elle quitte le monde de l'enfance. Quoique malheureuse, elle ne trouve plus refuge auprès de la tendresse maternelle. Ainsi, elle relève le chagrin qu'elle cause à sa mère « en refusant de combler son désir de confidences »²² et précise : « je l'ai blessée en lui déclarant que Mireille amoureuse, ce n'était pas sa petite fille, dont la vie ne la concernait pas et qui ne racontait rien. La famille attablée autour de mes secrets ! Non, non, non... »²³. Face à son père, elle ne peut pas non plus pleurer « parce que nous nous traitons mutuellement avec virilité »²⁴. Elle décrit l'incertitude qui la saisit, dans ce moment de transition, quand s'opère le détachement de l'autorité parentale : « Chaque retour à la maison m'est à la fois un baume et une épreuve : "jouant" l'enfance, je me procure l'illusion que je ne suis pas seule ; je m'endors un moment dans la sollicitude familiale, dans la quiétude du foyer ; et pourtant, je vous le confie, Ami, je ne sais pas si je pourrai me résigner à la vie de famille ma vie durant. »²⁵ Mais ce détachement est vécu comme une perte irrémédiable, dire l'enfance la plonge dans le désespoir face à cette « "royale richesse" perdue »²⁶.

Dans ce temps de l'adolescence, la rencontre amoureuse avec un jeune garçon de son âge la précipite hors de l'enfance, sans qu'elle se vive encore femme, et son corps oscille entre deux démesures. Quand le jeune homme est à ses côtés, elle est comblée d'amour. Elle est alors « un petit animal repu qui sombre dans une bienheureuse léthargie »²⁷, et dès que l'espoir

¹⁸ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome I, Paris, Albin Michel, 1985, p. 8.

¹⁹ *Ibid.*, p. 49.

²⁰ Kaufmann V., « Artaud : folies épistolaires », *Analytica* n°58, Paris, Navarin éditeur, 1989, p. 53.

²¹ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome I, Paris, Albin Michel, 1985, p. 30.

²² *Ibid.*, p. 136.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*, p. 29.

²⁵ *Ibid.*, p. 56.

²⁶ *Ibid.*, p. 70.

²⁷ *Ibid.*, p. 48.

d'amour s'éloigne, elle se retrouve « emmurée. Je désapprends le monde [...] je suis absente des lieux où je viens, des paroles que je dis et de celles que l'on m'adresse. Fermée comme un poing »²⁸. Quand cette histoire d'amour toute platonique prend fin, elle est certes « désaliénée, mais aussi rassasiée, sans faim, ni soif, ni aucun désir. »²⁹ Pendant les quelques mois que durera cette histoire amoureuse, elle vit repue par la présence, et rassasiée par l'absence. C'est un même trop qui l'envahit, présence ou absence trop réelles, absolues que rien ne vient décompléter.

À cette époque, devenue si lasse, elle doit restée alitée, le corps malade. Loin de la maison familiale, dans l'agitation de la grande ville où elle poursuit des études de lettres, il lui arrive également d'oublier son corps, au point qu'elle doit être renvoyée chez elle pour réapprendre à dormir et à vivre calmement³⁰.

Dans ce moment de désarroi, elle se tourne vers l'Ami ; il sera le confident et le témoin de cette séparation qu'elle désigne comme l'irréversible de sa naissance au monde³¹ et qui la jette loin du « paradis perdu » de l'enfance. Il va l'accompagner à travers ce franchissement « de l'enfance à ce qui la suit »³². Cette correspondance lui permet en effet de mettre en mots ce que la rencontre avec l'Autre sexe a ébranlé, de trouver un appui pour contenir l'excédent pulsionnel éveillé par cette rencontre : « Tu m'aides à grandir, tu accueilles et berces le vent-fou, tu creuses tes mains à la mesure de l'élément – et tu ne trembles pas, tu ne recules pas devant ce levain de cataclysmes... »³³. Cet Autre lui devient de plus en plus indispensable, c'est par la vertu de leurs échanges, par la vertu du verbe, qu'elle trouve à se maintenir dans le monde. Et si l'Autre se tait, elle est menacée de disparaître, « j'ai toujours besoin de tes lettres, car si l'apaisement m'est venu de notre dialogue, je sais bien que l'équilibre retrouvé est fragile encore, et que je m'effondrerais si ta parole me faisait défaut »³⁴.

Mais derrière cette figure d'un Autre bienveillant, Autre de la parole qui l'aide à fonder les bases d'une nouvelle vie, se dessine un Autre réel menaçant, un Autre qui sait tout et voit tout. Cet Autre là surgit brutalement, quelques mois après le début de leurs échanges épistolaires, « j'ai eu peur de Vous soudain, quand je me suis aperçue brusquement que vous me connaissiez mieux que personne au monde [...] Comprenez-vous ce vertige qui m'a saisie me voyant toute ouverte et feuilletée par votre regard ? »³⁵. Relevons également, au même moment, cette évocation discrète de la sonorisation de la voix : « J'entends ta voix, mon ami, et j'ai le vertige, comme cette nuit où je m'aperçus que nous allions à la rencontre l'un de l'autre. »³⁶ Cette angoisse de se voir lue – vue sous le regard intrusif de l'Autre marque la présence réelle du regard. Nous pouvons faire l'hypothèse que, ce qu'elle ne peut écrire, ce quelle ne parvient pas à formaliser du rapport à cet Autre, qui n'est plus seulement supposé savoir mais qui sait, fait retour dans le réel sous la forme de la voix qui se sonorise, du regard qui voit, et provoque le vertige. Cet événement de corps³⁷ traduit un phénomène de jouissance qu'elle n'a pas trouvé à coincer dans les mots de la correspondance, ni dans aucun autre.

Pour apprivoiser cet Autre réel, et permettre que se poursuive le lien de parole qui lui est nécessaire pour vivre, elle n'aura d'autre solution que la lettre d'amour. Mais pour cela, il lui

²⁸ *Ibid.*, p. 75.

²⁹ *Ibid.*, p. 39-40.

³⁰ *Ibid.*, p. 10.

³¹ *Ibid.*, p. 54-55.

³² *Ibid.*, p. 34.

³³ *Ibid.*, p.143.

³⁴ *Ibid.*, p.120.

³⁵ *Ibid.*, p. 51.

³⁶ *Ibid.*, p. 95.

³⁷ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Seuil, n°44, février 2000, p. 7-59.

faut réinventer le langage pour se séparer des mots de l'Autre qui l'envahissent : « Ah, les structures anciennes ne me servent à rien, il faut inventer le langage [...] Et rien que des mots usés au fil des voix, si bien qu'on n'en discerne plus le relief premier, une langue érodée qui se dérobe à la prise... L'exaspération parfois de ne pouvoir qu'assiéger sans fin quelque chose comme une clarté [...] Parole racine-de-vie mise à nu, naissance imminente indéfiniment différée ! Ouvrant sur le silence comme la passion sur la mort... »³⁸ C'est dans cette langue nouvelle qu'elle ne cesse de réinventer qu'elle poursuit donc cette amitié, qui prend tous les accents de l'amour, « je ne sais plus très bien si mon ami rend mes limites habitables, ou si je ne m'y sens à l'étroit que parce qu'elles nous séparent... »³⁹, écrit-elle le 13 février 1963. Cette interrogation en forme d'aveu ouvre sur le temps de l'Amant.

L'Amant

Le rapt

Elle entre dans le temps de l'Amant par le chaos. On est en mars 1963. Ce temps commence par un appel lancé vers celui qui est maintenant l'Amant : « Savais-tu que cela faisait si mal, si mal et merveilleusement ? »⁴⁰ Mais à l'appel répond bientôt un vécu de dépersonnalisation. Elle devient « cercle noir au-dessus de la terre »⁴¹, cercle dans lequel elle s'enferme et s'étouffe, comme étrangère à son corps, « je porte ma tête comme une nimbe, mais au-dedans rien qu'un noir éblouissant »⁴². Dans l'agitation des nuits qui suivent leur première rencontre, alors qu'il est parti, le temps se désorganise, « Tous les sabliers fous qui radotent ayant perdu le sens... »⁴³ Elle s'efforce de mettre en mots l'angoisse intolérable qui l'envahit, et qui lui fait crier : « Non, je ne veux pas ! »⁴⁴ sans qu'elle sache sur quoi porte ce refus. Mais plus encore, c'est un vide radical qu'elle décrit et qui retient l'attention du clinicien, « la sensation aiguë d'une désaffection de ma tête, ma tête vide »⁴⁵ qui s'accompagne dans le même temps d'une activité notoire mais vaine, où elle demeure très loin de ses gestes⁴⁶, note-t-elle. La jouissance la déserte et l'envahit à la fois, sans qu'on puisse y lire, un effet recherché de métaphore poétique mais bien un réel de l'absence et de la présence, que l'écriture ne suffit pas à border. Elle-même assimile cette épreuve à un rapt et cela relève de la mort⁴⁷, écrit-elle au lendemain de leur étreinte. Ici la dimension du rapt l'emporte sur celle du ravissement dans l'extase que décrivent les mystiques. Cet enlèvement ne s'accorde avec « aucune fiançaille spirituelle »⁴⁸ avec un Autre, tel que la peint saint Jean de la Croix, relevant de l'arrachement au temps, au lieu, à la vie. La fièvre la saisit, elle tombe malade et va chercher le repos dans la maison familiale.

Cette épreuve marque un franchissement. « À dix-neuf ans, quand personne encore ne vous a caressée, ce n'est pas du désir que l'on sent, mais de la douleur »⁴⁹. L'Amant la révèle à son corps : « mon corps existe, depuis toi »⁵⁰. Ce « corps nommé, honoré, se trouvait enfin

³⁸ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome I, Paris, Albin Michel, 1985, p. 145.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*, p. 174.

⁴¹ *Ibid.*, p. 175.

⁴² *Ibid.*, p. 177.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, p. 178.

⁴⁸ Zalozyc A., « L'un et l'autre ravissement », *Journée du ravissement, Documents préparatoires*, publié sous l'égide d'UFORCA, Bordeaux, 2001, p. 149.

⁴⁹ Sorgue M., *L'Amant*, Paris, Albin Michel, 1985, p. 71.

⁵⁰ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome I, Paris, Albin Michel, 1985, p. 184.

justifié »⁵¹. Et quelques mois plus tard, elle peut écrire à l'Amant : « Tu me rends sensible, attentive à moi-même, gourmande de ma vie même... »⁵²

Tant sa correspondance que le roman sont une confrontation avec la jouissance du corps et l'amour, jouissance d'amour qui s'incarne dans les corps. Elle ne recule pas devant la question du sexe, dès les premières pages de l'Amant, elle s'empare des interrogations de l'homme, qu'elle transpose en ces termes : « Dis-moi comment cela fait d'avoir de cheveux longs ? des seins ? et quand j'entre dans ton ventre ? Dis-moi si tu me caresses pour ton plaisir ou pour le mien ? Dis-moi si c'était beau tout à l'heure quand tu délirais ? »⁵³ À cela, elle répond par un geste d'ignorance : « Ce n'est pas que je sois gênée de parler de ces choses, mais je ne voudrais pas te tromper, et je sais trop combien les mots sont approximatifs. Je ne veux pas inventer ; j'essaie d'être attentive. »⁵⁴ L'effort permanent de bien dire, qui se révèle dans l'exigence d'écriture, vise à réduire l'ignorance qui la sépare de l'Autre.

L'amour, de l'imaginaire au réel

L'amour pour cet homme se dessine dès ses dix-huit ans, quand elle reconnaît quelque chose d'elle dans un portrait de femme qu'il a tracé dans un roman et qu'il lui a adressé, c'est le début de leur correspondance. Progressivement, entre elle et l'Amant se tisse une réciprocité de l'amour, où l'un est le miroir de l'autre. Le 19 octobre 1963, elle lui écrit : « Bonsoir mon amour, mots coulant de source [...] j'écoute émue l'écho qui s'exalte – mon amour ! Je me penche grave sur l'eau de ton image qu'effleure ma bouche, tu me souris au fond, tu me captives »⁵⁵, et quelques lignes plus loin, répondant à la lettre qu'elle vient de recevoir de lui : « Moi seule sait ce dont tu parles, moi seule, c'est-à-dire Toi, car je suis un autre toi-même, ton double visible où tu t'apprends, où tu te reconnais. Quel étrange jeu de miroirs composent nos lettres. »⁵⁶ À cette dimension réciproque de l'amour où chacun s'aime dans l'autre, s'ajoute la puissance de l'*automaton* qui force le hasard. Dans ce sens, Lacan avance en 1973 que « L'amour est l'imaginaire spécifique de chacun, ce qui ne l'unit qu'à un certain nombre de personnes pas choisies du tout au hasard. »⁵⁷ C'est en effet d'une élévation vers un idéal du moi qu'incarne l'Amant ; derrière cet idéal, se reconnaît la figure du père, qui est aussi celui dont elle redoute le mépris : « Pour ne pas décevoir mon père qui me croyait une très bonne élève, j'ai travaillé à l'école. Pour ne pas te décevoir, que ne ferai-je... ? »⁵⁸

L'idéal est féroce. Et le 11 mars 1965, face à l'impératif d'écriture qu'elle s'impose, et au caractère insupportable de tout renoncement, elle s'adresse à l'Amant avec des accents qui touchent à la mélancolie : « Sans doute le bonheur dans cet amour devrait me suffire, me combler [...] mais j'ai trop le sentiment de mon indignité pour jouir passivement de cette grâce que tu me fais, pour croire vraiment que cela peut durer ainsi... Tu m'as jusqu'ici surestimée ; il me faut changer l'erreur en vérité, en justice ou me haïr et te décevoir. »⁵⁹ Le *pousse-à-l'écriture* chez Mireille Sorgue tente de maintenir à distance cette indignité.

⁵¹ Sorgue M., *L'Amant*, Albin Michel, Paris, 1985, p. 38.

⁵² Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome I, Albin Michel, Paris, 1985, p. 209.

⁵³ Sorgue M., *L'Amant*, Paris, Albin Michel, 1985, p. 15.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 16.

⁵⁵ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome II, Paris, Albin Michel, 1985, p. 91.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI « *Les Non-dupes-errent* », leçon du 18 décembre 1973, inédit.

⁵⁸ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome I, Paris, Albin Michel, 1985, p. 185.

⁵⁹ Sorgue M., *L'Amant*, Paris, Albin Michel, 1985, p. 148.

« *Un désordre [...] au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet.* »⁶⁰
Jacques-Alain Miller dans son texte « Effet retour sur la psychose ordinaire »⁶¹, nous invite à prêter la plus grande attention à ce « sentiment de la vie » et à ses désordres qui chez Mireille Sorgue passe par l'absolu de sa demande de la parole d'amour résonnant comme une adjuration : « apaise-moi et laisse-moi nous apaiser, nous accorder, nous balancer d'une respiration sommeilleuse alentie, laisse que je nous perde ensemble au plus vaste dédale où nous nous rencontrons comme un cri son écho, je t'aime, oh je t'aime à n'en plus finir. Je t'aime et cela seul est vrai, par quoi je m'éprouve vivante ». Elle puise dans cette relation « le sentiment de la vie »⁶².

Dans la même perspective, après trois ans de leur correspondance, elle acceptera la proposition de l'Amant, que ses lettres soient publiées, en émettant cette réserve : que ce soit « longtemps après (sa) mort, et avec des coupures »⁶³. Comme le relève l'Amant après sa disparition, il ne s'agit pas chez elle d'une velléité de survivre à sa mort par ses écrits⁶⁴, ni du désir de se faire un nom mais plutôt de prévenir l'insupportable. Ainsi, quand elle lui écrit « Tu entends, il faudra m'empêcher d'être morte. C'est cela même que je m'efforcerais de faire pour toi – émerger de la douleur pour que nous respirions encore. »⁶⁵ Cela s'il venait à mourir avant elle. Garder cet amour vivant, au-delà de la disparition de l'Amant, est la condition nécessaire à ce qu'elle-même puisse continuer à vivre.

Elle invente quelques solutions pour que se maintienne cette relation à l'Autre qui lui permet de « s'éprouver vivante ». Ainsi, elle aménage leur séparation : « Il venait, repartait. Elle restait seule dans sa chambre ; et quand il la quittait le regret se mêlait, en elle, à la délivrance. [...] Cette intermittence imprimait à sa vie un rythme nécessaire, celui de l'alternance des jours et des nuits. »⁶⁶ C'est à maintenir cette scansion, ce découpage du temps et cette exactitude qu'elle trouve sa force⁶⁷, note-t-elle. L'amitié est également une ressource. En effet, derrière l'Amant persiste la figure de l'ami, et c'est auprès de l'ami qu'elle cherche les remèdes à ce mal nouveau. L'ami est celui qui fait exister du familier, celui avec lequel elle partage un même goût pour la poésie, la littérature ; il lui permet de retrouver place dans son univers quotidien chaque fois qu'il se dérobe. Ainsi, le 11 juin 1963 lui écrit-elle : « Mon amour, heureusement, heureusement que tu es mon ami, que tu seras mon ami après, toujours, mon ami tendre et rassurant. »⁶⁸

Ce désordre [...] au joint le plus intime du sentiment de la vie, qui parcourt l'œuvre de Mireille Sorgue, répond à l'absence radicale de l'Autre. Avec l'amour, elle recouvre le trou béant de la forclusion et elle élève l'Amant au statut d'Autre non barré : « Tu es celui qui est présent. Celui-là seul qui est présent, où mon père et Dieu font défaut. »⁶⁹ Au fil de ses écrits, l'Amant se confond avec l'Autre : « je t'aimais comme on adore Dieu, se déprenant de toutes choses, pour ne les aimer, les retrouver qu'en Lui »⁷⁰. C'est là le versant mystique de cet amour. Il est également porté par une jouissance érotomaniaque qui passe par la parole d'amour dont témoignent les lettres de Mireille Sorgue. En cela, il s'approche de « la face

⁶⁰ Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 558.

⁶¹ Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, n°94-95, janvier 2009, p. 44-45.

⁶² Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome II, Paris, Albin Michel, 1985, p. 29.

⁶³ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome I, Paris, Albin Michel, 1985, p. 17.

⁶⁴ Solesmes F., *L'Amante*, Paris, Albin Michel, 1988, p. 20.

⁶⁵ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome II, Paris, Albin Michel, 1985, p. 140.

⁶⁶ Sorgue M., *L'Amant*, Paris, Albin Michel, 1985, p. 79.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 77.

⁶⁸ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome I, Paris, Albin Michel, 1985, p. 270.

⁶⁹ Sorgue M., *L'Amant*, Paris, Albin Michel, 1985, p. 81.

⁷⁰ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome II, Paris, Albin Michel, 1985, p. 65.

Dieu, comme supportée par la jouissance féminine »⁷¹ évoquée par Lacan dans le Séminaire *Encore*. Cette face Dieu, c'est chez l'Amant qu'elle la situe. Lacan nous enseigne que tout ça « se produit grâce à l'être de la signifiante, et que cet être n'a d'autre lieu que le lieu de l'Autre »⁷². Cela rejoint l'absolue nécessité d'écrire que connaît Mireille Sorgue. Elle ne se maintient dans l'Autre que par le discours perpétuel qu'elle entretient avec Lui : « et tout ce vide autour de moi ne fut que pour te faire place, n'est que pour que tu le combles infiniment... »⁷³ Mais tout cela reste des bricolages fragiles au regard de « l'exigence d'une présence comme condition absolue »⁷⁴ toujours sensible dans cet amour.

« *Le signifiant entrant dans le corps* »⁷⁵

Elle ne recule pas devant le réel de la chair et la question du sexe, comme nous l'avons déjà indiqué, mais le problème reste entier de savoir comment elle aborde ce réel. J'ai essayé de comprendre ce point à partir de la double perspective que nous propose J.-A. Miller sur le rapport entre le corps et le signifiant⁷⁶ dans *Biologie lacanienne et événement de corps*. Ainsi, s'agit-il ici d'un processus de signifiantisation comme « sublimation de la chose vers le signifiant »⁷⁷ suivant le modèle de l'amour courtois, ou bien sommes-nous plus proches de la corporisation où « c'est bien plutôt le signifiant entrant dans le corps »⁷⁸ comme en témoigne les mystiques, mais aussi les symptômes hystériques ou les épisodes de dissociation de la schizophrénie. La deuxième proposition me paraît la plus proche de ce qu'elle vit. Que nous dit-elle de son rapport au langage ? Elle est possédée par le langage et essaie de s'en faire le maître mais il menace toujours : « J'ai toujours "pensé par procuration", le sachant et me le reprochant. Ou bien je ne pensais pas du tout, et les idées qui me venaient n'étaient que rencontres verbales, jeux de mots. »⁷⁹ Dans la même lettre, elle poursuit : « Pour moi, il me semble que je suis possédée par un langage qui s'organise sans mon secours et m'impose ses formes... »⁸⁰ Ainsi l'adresse à l'Autre lui est indispensable pour s'emparer de la langue, faire reculer l'étrangeté du langage, et enfin, façonner son corps à l'image de son œuvre, avec les mots de la langue. C'est en ce sens que l'on peut lire ce qu'elle note fin 1966, début 1967⁸¹ :

« Que l'œuvre me ressemble
Que je ressemble à l'œuvre.
Qu'elle soit telle que je veux être,
Que mon image me justifie,
Calculée,
Non au hasard. »

Faisons l'hypothèse que cette implacable nécessité de maîtriser la langue est la défense qu'elle a dressée contre le réel de la chair, « ce corps excessif, ce corps approximatif – injustifié, ce vivant illégitime... »⁸². Elle ponctue ce texte par cette question en forme d'affirmation : « Qui encore a dit du suicide qu'il est, comme l'amour, une impatience de l'absolu ? »⁸³

⁷¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 71.

⁷² *Ibid.*

⁷³ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome II, Albin Michel, Paris, 1985, p. 28-29.

⁷⁴ Miller J.-A., « Les labyrinthes de l'amour », *Lettre mensuelle* n°109, Mai 1992, p. 21.

⁷⁵ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *Revue de la cause freudienne*, Paris, Navarin/Seuil, n°44, février 2000, p. 57.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 56-59.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 57.

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome I, Paris, Albin Michel, 1985, p. 275.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 276.

⁸¹ Sorgue M., *L'Amant*, Paris, Albin Michel, 1985, p. 139.

⁸² *Ibid.*, p. 138.

⁸³ *Ibid.*

« *Et la fin sera pareille à celle de l'oiseau qui s'épuise contre les barreaux jusqu'à son dernier souffle* »⁸⁴

Le 25 juin 1967, elle continue ses échanges épistolaires avec l'Amant, elle le met en place de « muse et de censeur »⁸⁵ par rapport à ses écrits, et lui dit ce qu'elle attend de Lui : « pour que j'écrive bien, tu peux beaucoup : aime moi avec force, et je t'aimerai si fort à mon tour que j'aurai besoin de le dire »⁸⁶. Rien n'indique que leur relation ait changé. Mais fin juillet 1967, sa vie bascule. Elle fait la rencontre d'un jeune palestinien de son âge dont elle s'éprend passionnément. On ne sait rien des causes immédiates de cette *énamoration*. Notons seulement que le jeune homme parle mal le français et qu'elle décide de se consacrer tout entière à l'apprentissage de l'arabe. Quand elle évoque ce nouvel amant auprès de son père, il déclare « je ne veux pas d'Arabe chez moi »⁸⁷; elle choisit de quitter le foyer familial. Dès lors, ni la langue maternelle, ni la maison ne pourront plus lui être un refuge. À la même époque, début août, elle clôt en dix jours le recueil de textes auquel elle se consacre depuis plusieurs années, « tout un livre pour me détacher de tout mon passé »⁸⁸, écrit-elle à ses parents, le 12 août 1967. Désormais, elle n'est plus lestée par aucun objet, plus précisément, elle n'est plus lestée par aucune lettre. Ainsi, le 4 août, à propos de courriers qu'elle tente vainement de finir, elle écrit : « À la deuxième, à la troisième lettre [...] chacune marquée par un durcissement de ma volonté, une restriction dans le don, une progression de l'effort pour tenir en moi, toujours avant la fin un mot dit imprudemment m'entraînant vers l'aveu. Le mot "nuit", le mot "langue" – Un jour je connaîtrai ta langue... et tous les possessifs dont le passage dans ma bouche y faisaient affluer la salive et la faim. Alors le fil des mots que je fabriquais depuis le matin se trouvait rompu, j'étais sans attache, dangereusement libre, devant l'avenir, vide ouvert.

Je retranchais le mot.

Je me retranchais du mot »⁸⁹. Cet écrit témoigne de son effort pour lutter contre ce que Lacan désigne comme « la métonymie pure, infinie et ludique, de la chaîne signifiante »⁹⁰ dans la manie.

Son dernier texte, daté du 10 août 1967, « Contre Proust »⁹¹, porte la marque de sa rupture avec les Lettres, l'écriture et au-delà avec le langage : « je viens soudain de connaître un grand repos en comprenant qu'il n'y avait là que des mots, des mots écrits par moi, des mots dont je peux ne tenir aucun compte : j'écris ce que je veux ! [...] Décloisonnement dans ma pensée, transgression d'une frontière »⁹². Elle conclut « Liberté ! »⁹³ Dans cette rupture, elle se confond avec l'objet qu'elle rejette. Ainsi, elle se précipite à travers la porte du train qui la ramène vers son lieu d'étude, son dernier manuscrit serré contre elle. Elle meurt le 17 août 1967 quand bascule ce déséquilibre « d'un désir de vivre au juste poids de la mort »⁹⁴.

Le passage à l'acte souligne le caractère nécessaire de la relation à l'Amant, à celui-là précisément, homme de lettres, écrivain de langue française. Cette relation, à la fois

⁸⁴ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome I, Paris, Albin Michel, 1985, p. 160.

⁸⁵ Sorgue M., *L'Amant*, Paris, Albin Michel, 1985, p. 155.

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ Toute cette partie se réfère à des documents trouvés sur le site internet mireille-sorgue.fr, partie, « Mireille Sorgue, Les derniers jours, le dernier manuscrit ».

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 388.

⁹¹ mireille-sorgue.fr, partie, « Mireille Sorgue, Les derniers jours, le dernier manuscrit ».

⁹² *Ibid.*

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ *Ibid.*

épistolaire et charnelle, lui permettait de maîtriser les mots toujours susceptibles de la persécuter en même temps qu'elle lui donnait un corps.

À titre de conclusion, ce court passage d'une *lettre à l'Amant*⁹⁵, qui témoigne de ce goût des mots, mais aussi de la fragilité d'une œuvre :

« Le sourire doucement me déchire de tes lèvres à fleur de mes larmes
Pluie d'été opulente meurtrissant dans l'âme de secrets liserons,
Soleil buvant l'argile qui se fend, se brise et coule en poussière.
Défaite, je glisse au fil d'une fièvre latente... »

⁹⁵ Sorgue M., *Lettres à l'Amant*, Tome I, Paris, Albin Michel, 1985, p. 278.